

Maguy Marin
David Mambouch
Benjamin Lebreton

Singspiele

- Revue de presse -

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Libération
 Date de parution : 5 juin 2014



CRÉATION Dans «Singspiele», David Mambouch magnifie le rôle métamorphe imaginé par Maguy Marin.

Ronde de genres pour un homme seul

SINGSPIELE de MAGUY MARIN
 Théâtre de la Cité internationale,
 17, bd Jourdan, 75014. Jusqu'au 7 juin.
 Jeudi 19 h 30, ven et sam 20 h 30.
 Rens.: www.theatredelacite.com

L'habit ne fait pas les moines ; il ne les défait pas non plus. C'est ce que confirme la récente création *Singspiele* de Maguy Marin (1). Dans la plupart de ses précédentes pièces, plus imposantes, comme *Description d'un combat* ou *Turba*, la chorégraphe avait déjà traité de la question de la métamorphose, de la foule et de la singularité. Elle récidive dans un spectacle plus modeste pour un seul acteur-danseur, et fortement éclairé par Alex Bénédteaud, pour que le spectateur y voie bien clair en suivant des personnages toujours et jamais les mêmes. Toujours, car il n'y a qu'un seul acteur en scène pour interpréter au geste près tous les autres. Jamais,

parce qu'il passe d'un habit à l'autre, d'un vieux à un jeune, d'un célèbre à une inconnue, d'un faible à un fort, d'un philosophe à un sportif, d'un travesti à une travestie. Le tout sans prononcer un mot, sur la simple musiquette de la vie qui passe. Il est l'un, unique et tous les autres, la foule. Dès le début du one-man-multi-show, une seule question se pose, à laquelle on tente d'apporter une réponse : comment reconnaît-on quelqu'un ? Force est de constater que c'est mission impossible.

Clandestin. Sur une estrade qui serait dressée dans un vestiaire où des fringues sont accrochées à des portemanteaux ou dissimulées dans des petites boîtes, l'interprète devient un simple marcheur. Il arpente ce petit espace qui lui est dévolu, le contraignant à se «chan-ger» pour camper l'un avant de devenir l'autre. Dans cette galerie de portraits, rien ne permet d'iden-

tifier vraiment une personne et pourtant on s'attache à chacune d'entre elles, avec des préférences, notamment pour un acteur de nô, parfaitement paré. Ce que l'on voit vraiment ne sont que des images en mouvement, un panoramique. — La chorégraphie, retenant les mots d'Emmanuel Levinas, laisse à penser que ce sont les visages qui disent le mieux l'être. Elle nous incite

Invité à passer de l'un à l'autre dans cette farandole où personne ne peut se tenir la main, on reste accroché à chacun des gestes.

à lire attentivement les visages, citant le philosophe qui soutient que «la manière dont se présente l'Autre, dépassant l'idée de l'Autre en moi, nous l'appelons, en effet, visage». Mais le visage, ici, n'apparaît jamais. Celui de l'acteur n'est jamais révélé puisque, une à une, des pho-

tos d'autres personnes dérobent le sien comme autant de masques. La personne unique est dissimulée derrière ce cérémonial théâtral. Il est clandestin en quelque sorte, sans nom en tout cas.

Tension. Le seul endroit où pourrait se tenir la seule identité repérable est le corps de l'acteur. Un corps à tout faire, qui se prête à tous, pas trop mâle pour devenir du sexe féminin, pas assez femelle pour adopter des postures masculines. Maguy Marin en profite pour mettre un terme à des débats de société stériles sur la question

du genre réduit à la sexualité. Invité à passer de l'un à l'autre dans cette farandole où personne ne peut se tenir la main, on reste accroché à chacun des gestes de David Mambouch, qui a déjà collaboré avec Maguy Marin. Sa performance est à saluer, tant chaque détail y

compte. Deux mains liées disent la supplique d'une vieille dame ; les mains sur les hanches, la pose farouche d'un chouette bonhomme ; la main devant la bouche, un penseur. La tension de l'ensemble du corps évoque un être pris de folie ; les doigts abandonnés sur une cuisse un jouisseur, etc.

Malgré la lumière violente éclairant volontairement trop, on devine la force qu'il faut pour se dissoudre dans l'autre, à une époque où, pour faire masse et engloutir l'individu, les us et coutumes exigent de lui qu'il se revendique comme unique, indispensable, bon maçon d'une structure sociale où pourtant aucune place ne lui est réservée. Quand la farandole devient une danse macabre.

M.-C.V.

(1) La pièce, créée au Théâtre Garonne de Toulouse, sera aussi présentée les 17 et 18 juin à Lille dans le cadre du festival *Latitudes contemporaines*.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Danser, canal historique
 Date de parution : 28 mai 2014

DANSER
 canal historique

Maguy Marin : « Singspiele » – Dansercanalthistorique

Maguy Marin : « Singspiele »

28 MAI 2014 PAR DANSECANALHISTORIQUE

POSTER UN COMMENTAIRE



"Singspiele" @ B. Lebreton

« Rencontrer un homme c'est être tenu en éveil par une énigme » écrit Emmanuel Levinas, philosophe tuteur et revendiqué de ce *Singspiele* de Maguy Marin. Et c'est bien ce qui arrive dans ce spectacle où un seul homme incarne la multitude des gens et des regards, en se déplaçant lentement de Cour à Jardin, comme pour un parcours qu'il faudrait lire à rebours. Et l'énigme reste entière, car chaque visage qu'il revêt, grâce à un support qu'il embouche, n'existe que dans les rapports multiples et éphémères qu'il tisse avec les autres, multiples, eux aussi, c'est-à-dire les visages précédents, ceux des spectateurs qui les regardent, et le corps qui lui sert de soutien. Alors se déroule sous nos yeux un spectacle captivant où un individu se figure et se défigure, endossant tour à tour toutes sortes de vêtements et d'accessoires sur un rythme implacablement calculé, apparaissant et disparaissant entre l'apparence et l'existence, car la photo qui lui sert de nouvelle face est toujours un autre artifice qui nous empêche d'accéder à la vérité de l'être. Car « la

manière dont se présente l'Autre, dépassant l'idée de l'Autre en moi, nous l'appelons, en effet visage » dit Levinas. Il déborde la représentation de l'être et se dérobe toujours à sa définition. Dans sa solitude, l'homme qui donne vie à ces visages, les accorde à des gestes et des attitudes qui, chaque fois, déploient un nouveau sens, une nouvelle figure, qui tout en faisant suite à la précédente nous entraîne à chaque fois ailleurs. Cette identité mouvante et de ce fait émouvante n'est pas sans rappeler la quête insensée de Zelig, ce personnage de Woody Allen qui devient toujours celui qu'il rencontre. Comme s'il lui était impossible de se prendre pour ce qu'il est, n'étant sûr de rien sauf de n'être rien... D'ailleurs, quand par deux fois l'interprète apparaît démasqué, « à visage découvert » il est menacé par le Néant qu'entraîne l'absence de masque, comme défiguré brusquement par sa seule présence, jouant indéfiniment la ruse d'Ulysse à l'encontre du Cyclope ou ce « persona[1] » qui finit par usurper l'identité de la personne qui le porte. Mais c'est aussi un bouleversement permanent des codes et des fonctions qui lui sont attachées. Le masculin glisse vers le féminin, la statue d'un guerrier antique devient Piéta, l'homme ordinaire s'affaisse pour se relever en bête médiatique.

Seul lien entre tous ces visages le chantonement de "Ständchen" de Franz Schubert, avec sa nostalgie et sa douceur déchirante, "Ständchen" et ses lueurs d'espoir qui est à la musique ce que le visage est à l'amour soit, selon Levinas, l'« être qui s'en va pour un autre ». "Ständchen" qui traverse de loin en loin l'œuvre de Maguy Marin. Et d'une certaine façon, *Singspiele* est également une traversée des créations de Maguy Marin, on y retrouve, bien sûr *Umwelt* et sa façon de présentifier le monde à chaque nouvelle apparition, mais aussi les arrêts sur image de *Salves* ou les métamorphoses constantes

11/05/2014

Maguy Marin : « Singspiele » – Dansercanalhistorique

de Turba.



"Singspiele" @ B. Lebreton

David Mambouch, extraordinaire interprète de cette extraordinaire performance – il endosse tous ses personnages en évoluant à l'aveugle, grâce à la mémoire précise et exacte dans le temps de ses mouvements qui lui permettent un repérage spatial – est totalement fascinant dans ses transformations « à vue ».

Singspiele dit Maguy Marin nous parle d'« une responsabilité qui déborde "ce qui tient dans le suspens d'une époque" », et du « désir d'affirmer que ces visages connus et inconnus ont un dénominateur commun qui est celui d'appartenir à la même espèce. L'espèce humaine ».

Une urgence.

Agnès Izrine

Du 26 mai au 7 juin 2014 – Théâtre de la Cité Internationale, Paris.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Le Monde
 Date de parution : 31 mai 2014

Le Monde

80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
 75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

CULTURE

Maguy Marin fait tomber les masques et les costumes

Dans « Singspiele », la chorégraphe compose un solo qui interroge le corps et l'apparence

Danse

La foule des anonymes. L'anonymat de la foule. Le groupe et les gens. *Singspiele*, solo chorégraphié par Maguy Marin pour l'acteur David Mambouch, tire de ce refrain connu une frise humaniste étonnante, galerie de portraits d'individus tous uniques, tous intimement semblables.

Pour cette balade entre le multiple et le simple (et vice-versa) portée par un seul homme, l'outillage de Maguy Marin est simple et ajusté. Une estrade étroite, une série de vêtements masculins et féminins basiques, des photos en noir et blanc de visages d'hommes en majorité. Ce strict appareil sert la cause d'une réflexion finement articulée autour du visage et du corps, de l'habit et du moine, du singulier et de l'universel.

Les photos de personnes inconnues ou célèbres sont accrochées sur le visage de David Mambouch, qui les épiluche une par une comme les feuilles d'un calendrier au fil de sa performance. Jeu de masques pour panoplie de costumes interchangeable qui renvoie le corps à un porte-manteau et l'identité à une construction de façade. *Singspiele* rappelle les silhouettes de poupées en papier à découper

sur lesquelles on accrochait des tenues différentes.

Sur un rythme toujours identique, comme souvent chez Maguy Marin, pourtant nimbé de suspense, ce défilé suscite une rêverie sur les images de l'humain. Quelles confidences glissent sur un visage ? Quelle crédibilité accorder aux traits ? Le vêtement est-il un miroir de soi ou une illusion ? Une garde-robe entraîne-t-elle des attitudes particulières ? Les questions se suivent et se court-circuitent parfois selon les propositions du performer, qui ajoute une veste ou retranche un pantalon au gré de ses multiples figures.

Beau gosse en marcel

Aussi sensible soit la déclinaison des personnages – un masque peut arborer différents costumes et il suffit de retrousser ses manches de chemise pour faire apparaître un prolo sous l'intello –, Maguy Marin n'évite pas toujours le piège de la gueule de l'emploi. Sous une tête défaite, elle glisse un habit assorti et une posture au ras du bitume. Au risque d'enfermer les gens et son spectacle dans un système d'apparences et d'attitudes qui mériterait d'être un peu plus chahuté pour échapper aux stéréotypes. Le beau gosse en marcel n'est pas toujours

planté avantageusement bien droit sur ses jambes écartées. Il n'empêche que ce panorama reste un palpitant observatoire de comportements.

Le comédien David Mambouch, qui signe aussi la bande-son très brouhaha urbain de *Singspiele*, tient fermement les rênes de cette performance, livrant son corps comme de la pâte à modeler à ceux de tous les âges et de toutes les corpulences dont il arbore les visages. *Singspiele*, qui peut aussi se lire comme le déroulé d'une vie à travers son vestiaire, creuse l'une des thématiques fortes de Maguy Marin : l'analyse des gens au quotidien, de la beauté de chacun et de la ressemblance de tous qui nous fondent dans la même foule.

Pas loin de *Umwelt* (2004), collection de vignettes entre femme au landau et homme à la baguette, ce solo, sorte de litanie chorégraphique, en donne comme une vision en gros plan, au ralenti. Pour mieux distinguer le singulier du pluriel dans une ronde intemporelle. ■

ROSITA BOISSEAU

Singspiele de Maguy Marin. Avec David Mambouch. Théâtre de la Cité internationale, 17, bd Jourdan, Paris 14^e. Du 2 au 7 juin, à 20 h 30. Tél. : 01-43-13-50-50. De 7 à 22 euros.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Artistik Rezo
 Date de parution : 28 mai 2014

« Singspiele » : Maguy Marin, le portrait et le mouvement

Théâtre - Danse



Qui n'a jamais rêvé de pouvoir faire l'expérience du monde à travers le vécu d'un autre ? Dans *Singspiele*, un homme change d'identité aussi souvent qu'il veut, de quidam en vedette, de comédienne en statue romaine, de paysan en jeune fille... Sur un rythme lancinant, il nous entraîne dans un rituel troublant.

Le Singspiel, dans son acception la plus précise, est une forme d'opéra apparue au XVIII^e siècle, faite de Lieder et de théâtre parlé, souvent légère et féerique comme chez Mozart, où des transformations de personnages créent des coups de théâtre. Si Maguy Marin s'approprie ce terme, on peut y voir tout son esprit philosophique et militant, doublé d'une ironie fine.

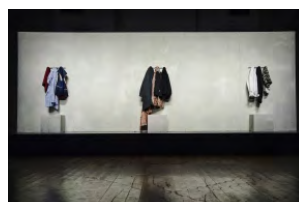
Petite forme légère, itinérante et populaire, le Singspiel fut créé pour se démarquer de l'art de la cour. Et en effet, ce solo porté par un excellent David Mambouch est la forme la plus sobre, la plus concentrée créée par Marin depuis longtemps.

Au Théâtre de la Cité internationale, voilà un mur de fond et trois ensembles de vêtements qui y sont accrochés. Lentement, très lentement, l'homme va changer d'identité. Une par jour, peut-être. Devant son visage, juste une photo en noir et blanc. Il s'arrache les faciès telles des feuilles d'un calendrier. Le visage ! C'est lui qui nous détermine au regard de l'autre, plus encore que nos habits et nos habitudes. La preuve : Mambouch peut très bien enlever une feuille de plus, arborer une identité nouvelle, sans se changer. Et pourtant, un changement d'attitude, de gestuelle suffit pour donner un sens nouveau et différent à son corps et son costume.



Maguy Marin, chorégraphe révoltée et résistante, y cache un message, naturellement. Message humaniste et républicain, ça va de soi. Message poétique aussi. Les deux se rejoignent dans ce lien invisible entre tous les humains ici évoqués, ce lien que l'on ressent d'autant plus fort qu'il entre en phase avec nos phantasmes intimes. Mais cette manière d'incarner tous les milieux sociaux, les sexes, les époques et les peuples en même temps est une image clé de notre temps, à l'ère de la « mondialisation » et des identités virtuelles.

Maguy Marin n'a-t-elle pas changé d'identité artistique plusieurs fois au cours de sa carrière ? Depuis longtemps, cette fille de républicains espagnols fait preuve d'une sulfureuse irréductibilité, surtout depuis la création de *Umwelt* (2004) et *Ha ! Ha !* (2006), donnant à son œuvre un tournant ouvertement politique. Mais en même temps est apparue une polémique autour de l'apparente disparition de la « danse » de ses pièces, et on pourrait bien discuter à nouveau pour savoir si *Singspiele* est une pièce de « danse » ou autre chose.



La position de la chorégraphe est aussi limpide que radicale : « Je me considère aujourd'hui comme une artiste sans étiquette, mais en même temps je veux me réapproprier ce terme de chorégraphe, puisque je travaille avec les corps, le temps et l'espace. Et dans mes spectacles, il y a des danseurs. Pas exclusivement, mais pourquoi est-ce que le fait de faire de la danse serait limité à des mouvements déjà repérés ? Il faut créer des œuvres non digérables dans la masse. Au risque de se voir confronté à des situations comme celles qui nous sont arrivées avec *Umwelt* (Environnement) ou *Turba* où des spectateurs qui ne digèrent pas la matière proposée nous le font payer en devenant violents. »

Oui, il est arrivé que des spectateurs agressent les danseurs et Maguy elle-même. Et ça tient plus au rapport très tendu avec le son qu'aux propositions chorégraphiques. Cette présence sonore est loin d'être agressive. Elle l'était une seule fois, dans *Umwelt* et elle se fait très discrète dans *Singspiele*. Ça joue avec le Lied allemand, ça chantonne, tout doucement, à peine perceptible. Rien n'y est laissé au hasard, tout fait sens, les tempi gestuels et sonores interagissent de façon concertée et complexe, toujours en mouvement, jamais totalement saisissable, toujours mûs par la même musicalité enfouie et mystérieuse qui sous-tend chacune de ses créations.

Maguy Marin est une vraie combattante au service de l'intégrité psychique et physique de l'individu, qui centre son engagement sur l'humain, sans oublier le politique : « L'engagement de l'artiste est la force qui permet de ne pas oublier. À un moment de l'histoire où le capitalisme se donne l'air d'avoir gagné sur tous les fronts, il y a pourtant des résistances multiples et diverses qui font que le monde ne va pas se laisser faire. Les artistes sont là pour donner du courage à ceux qui veulent changer le monde. Voir un spectacle ou une exposition peut conférer l'énergie nécessaire pour résister, dans le sens d'une résistance non pas contrainte, mais vraiment active. Pour le dire avec Benasayag : résister, c'est créer. »

Remplacée à la direction du Centre chorégraphique national de Rillieux-La-Pape (Lyon), elle travaille de nouveau dans son lieu de naissance, Toulouse. Et elle en est heureuse : « J'ai toujours changé de ville après un certain temps, mais je n'avais pas envie de passer à un autre CCN. Ce qui m'intéresse est de me confronter de nouveau à la façon de travailler d'une compagnie indépendante. Quelle est la marge de liberté, quel est le rapport au travail ? Et un jour, il y a eu un appel de la ville de Toulouse, quand nous y étions en tournée, l'an dernier. Toulouse est une ville en plein mouvement, effervescente et amicale. »

Thomas Hahn

[Visuels : B. Lebreton/S. Rouaud]

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre Garonne
 Dates de représentations : 28 février au 01 mars 2014

Média : Le Clou dans la Planche
 Date de parution : 04 mars 2014



L'inquiétant carnaval de la (re)connaissance

Tous ces regards qui me mangent...
 Jean-Paul Sartre, *Huis-clos*

La liberté d'autrui m'est révélée à travers l'inquiétante indétermination de l'être que je suis pour lui. Tel pourrait être, s'il parlait – s'il n'imposait pas au spectateur un « avant de la parole » – le propos de ce soliste cent-visages. Lumière crue qui assiege un mur de scène éclatant de blancheur ; aire de jeu surélevée et réduite, à l'antique : on conservera longtemps l'impression d'un podium latéral, lentement parcouru de cour à jardin – dans le sens inverse, donc, du déchiffrement qui est (culturellement) le nôtre. D'emblée, la lecture de cette image qu'est l'Autre est placée sous le signe de la transgression.

« Des visages, des figures
 Dévisagent, défigurent
 Des figurants à effacer »

Enveloppé d'un environnement sonore urbain, cet être multiple s'adonne à un lent et précis transformisme, fascinant de solubilité. Grottesque et tragique phœnix, il naît, meurt et renaît pas à pas, éternellement autre, endossant des vêtements d'un geste mesuré, prolongement de celui qui vient de lui faire quitter la mise précédente. Fugitivement, au milieu de robes, pantalons, cravates et chaussures (féminines ou masculines), apparaissent des objets – un calepin, un stylo, ici relégués au rang d'accessoires. Avant que d'agir, avant que d'écrire, il faudra être.

On assiste à une progressive dilution de l'idée même d'identité, pourtant cristallisée dans cette projection qu'est le portrait photographique ; ces images figées se substituent au visage de l'interprète, emportant l'œil du spectateur dans un vertige référentiel plutôt qu'un jeu de masques. L'Être apparaît fugacement, avant de retourner au Néant sartrien ; insatisfaction d'exister induite, on le sent, par le fouet du regard collectivement brandi : aliénante astreinte à la métamorphose, condamnation à s'exhiber sans jamais pouvoir offrir le Vrai, qui n'existe pas, sans cesse redéfini par l'œil d'autrui. Se dévêtir, se démasquer, n'est jamais qu'un glissement vers la vêtue et la figure suivantes ; le visage même de l'interprète, aperçu à deux reprises, ne constitue, on le devine, qu'un masque de plus. Ces peaux sociales qu'il revêt et ôte sans relâche se redéfinissent au contact de son corps et des portraits-masques ; telle robe très entendue sous un visage féminin, remue les codes lorsqu'une identité masculine s'y superpose ; tel drapé devient toge antique avant de suggérer le voile immaculé d'une Pietà, et de redevenir simple drap protégeant un corps nu. Dans la perspective de ce souple jeu de suggestions, la minutie du moindre geste et la précision du rapport à l'espace (l'interprète évolue à l'aveugle...) sont de rigueur ; on reconnaît bien là, dans les menus détails faisant tenir et vivre de l'intérieur un carcan cyclique, répétitif, la patte de Maguy Marin.

Finalement, naît l'inquiétude – l'accumulation dans la durée, la démultiplication en tant de figures, cette sorte de phobéidoscope, enfin, nous dirige sans hésitation vers l'effroi tragique de la dernière pose. La violence du transformisme est celle d'une reconnaissance avortée aussitôt envisagée, et c'est l'œil du spectateur qui la porte, l'exerce. Malaise de l'hésitation, soudaine et rassurante identification (que de sourires, lorsque surgit un visage du « catalogue facial » commun !) se déversant à nouveau dans le vertige de l'incongruité : l'œil du spectateur ne peut céder à la tentation de lire ce défilé, de capturer le corps de l'interprète en autant de photographies supplémentaires, de le rencontrer ainsi fugitivement, avant qu'il ne s'échappe à nouveau dans l'inconfort de l'anonymat ou de l'inattendu... Le concept de *Singspiele* se joue de ce regard étiqueteur, ce petit voyeurisme quotidien, ici en détresse.

« Le chemin de la reconnaissance, c'est l'infini », écrivait Robert Antelme. On le sait, Maguy Marin tisse souvent ses créations à partir de fils textuels : point de départ de *Singspiele*, cette réflexion sur l'altérité et la définition du Soi a croisé les études de philosophes et historiens de l'art (*Penser l'image*, aux Presses du réel) et notamment celle de Jean-Luc Nancy, sur le contact marginal se jouant avant ou après la parole. On y croise fatalement l'écho sartrien, l'existentialiste ayant, parmi les premiers, problématisé le rôle du regard, l'être pour-soi et l'être pour-autrui. Le *Singspiele* (opérette, en allemand) c'est la valse des corps et des mots-chants, des caractères (au sens théâtral du terme) estampillés dès l'entrée sur scène. Un solo mensonger, donc, que cette reconstruction fragmentaire du Moi jusqu'à implosion écrite pour David Mambouch.

Fasciné, on assiste à cette seconde, sans cesse revécue, qui est celle du premier contact visuel ; à cette contradiction entre corps vivant et image figée, pris que l'on est dans un carnaval lent et mortifère. Quand le noir s'abat brutalement sur l'ultime surgissement, la persistance rétinienne agit comme le salut d'un énième spectre.

Manon Ona, publié le 04 Mars 2014

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Inferno
 Date de parution : 29 mai 2014

11/6/2014

MAGUY MARIN : "SPINGSPIELE", LA VOIX DES AUTRES | INFERNO

MAGUY MARIN : "SPINGSPIELE", LA VOIX DES AUTRES

Posted by *infernomagazine* on 29 mai 2014 · [Poster un commentaire](#)



Maguy Marin, Spingspiele / TCI, Théâtre de la Cité universitaire / 26 mai > 7 juin 2014.

Un homme porte au-devant de son visage les visages de dizaines d'autres. Comme on tourne les pages d'un livre, il arrache d'un petit pupitre qu'il tient par la bouche les photos en noir et blanc de personnes connues ou inconnues. Portraits tombant sur le sol dans un mouvement d'automne, ces autres s'égrainent au rythme lancinant de ses pas. Leur image fugace s'imprime le temps d'un instant dans le corps de l'acteur qui, vêtant et dévêtant divers vêtements suspendus sur des porte-manteaux, incarne devant nous une galerie de portraits qui semblent flotter. Cependant, loin des galeries de portraits officiels, ce spectacle visuel nous rapproche de l'être humain.

Au contraire de ces précédentes pièces qui mettaient en scène des groupes de corps en mouvement, Maguy Marin a ici choisi d'incarner la foule à travers le corps d'un seul homme. Fidèle à ses habitudes, elle construit des images troublantes qui appellent à un engagement humaniste. Contre le corps, elle rend visible nos mouvements infimes, ceux que l'on retrouve nichés au creux du quotidien et de l'habitude. Ils trahissent souvent une prise de position qui engage l'individu dans le monde. On la devine plus qu'on ne la voit car elle est celle des petits gestes : une façon de marcher, d'ôter son corsage, de nouer sa cravate.

La façon de s'habiller et de se dévêtir est ici plus importante que le costume lui-même car elle dit des choses que l'on ne voit pas. En effet, ces gestes transcrivent aussi bien l'intimité que la solitude de l'individu car, bien que la manière dont on a de s'habiller nous présente au monde, ces gestes sont rarement sujet à visibilité car ils n'entrent pas dans le théâtre du monde. Ces gestes sont de ceux que l'on garde en coulisse. Cette somme kinesthésique nous fait donc entrer dans un contact intime et fragile avec des individus que l'on ne connaît pas, et à travers leur mise en scène simple et contrainte, nous assistons à un hommage à la personne humaine en général.

Plus que la création de mouvements qui feraient signe, Maguy Marin préfère retenir le corps dans le creux de ces gestes qui, mis bout à bout, finissent par dessiner sur scène un travelling cinématographique incarné. Toujours

<http://inferno-magazine.com/2014/05/29/maguy-marin-spingspiele-la-voix-des-autres/>

1/2

11/6/2014

MAGUY MARIN : "SPINGSPIELE", LA VOIX DES AUTRES | INFERNO

dans un rapport frontal au public, l'acteur porte des corps à notre étonnement dans une incessante métamorphose dont ne voit pas la fin. Plus que les portraits d'anonymes que de nombreux photographes à la mode aiment à exposer dans la rue ou dans les galeries aux murs blancs, cette somme de portraits nous touche car elle s'incarne et prend l'espace. Elle nous raconte des histoires infimes par le biais de sensations qui appellent en nous une empathie universelle.

Quentin GUISGAND***Dates à venir :***

- 17 et 18 juin > Festival Latitudes Contemporaines, Lille
- 19 et 20 septembre > Daejeon culture and arts center, Daejeon (Corée du Sud)
- 2 février 2015 > CNDC Angers
- 10 ou 17 mars 2015 > Centre culturel Michel Manet, Bergerac
- courant mars 2015 > Théâtre La Vignette, Montpellier
- Date à préciser en 2015 > Théâtre Garonne, Toulouse

Spectacle : Singspiele
Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Radio - France Culture

France Culture

Caroline Broué – « La grande Table »

En direct le 03 juin 2014

A réécouter sur :

<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4860504>

France Culture

Laure Adler « Hors Champs »

Diffusion prévue le mercredi 2 juillet à 22h15.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
 Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Tanz
 Date de parution : août 2014

PRODUKTIONEN

singspiele

Wie werde ich, wer ich nicht war? Wie wurde ich, wer ich nie sein werde?
 Maguy Marin lässt David Mambouch von einer Identität in die andere tanzen

Von Thomas Hahn

Ab vierzig ist man für sein Gesicht verantwortlich, soll Leonardo Da Vinci gesagt haben. Napoleon Bonaparte wird zugeschrieben, die Grenze auf dreißig gesenkt zu haben, als ihm eine Visage unbehaglich war. Albert Camus sprach nur noch von «einem bestimmten Alter». Und wenn es schon bei der Geburt so wäre? Der Gesichtsausdruck geht mit Verantwortung einher. Der britische Dramatiker Edward Bond arbeitet, offensichtlich beeinflusst von der Philosophie Emmanuel Levinas', mit Kindern und schreibt schon Neugeborenen ein unbewusstes Gefühl der Verantwortung für die Menschheit zu.

Und nun kommt die Choreografin Maguy Marin mit ihren vielgesichtigen «Singspielen». Was tut ein Konterfei? Es deutet den Charakter an, die Psyche, den Gesundheitszustand,

die gegenwärtigen Lebensumstände und manchmal auch in der Vergangenheit durchlebte Prüfungen. Es spiegelt Emotionen und erzeugt sie. Jede Begegnung mit einem Menschen fasziniert und gibt Rätsel auf. In «Singspiele» durchleben wir den Vorgang dutzendweise, im Zeitraffer. Es ist ein Solostück, doch eigentlich müsste man ein neues Wort dafür erfinden. Nicht «Solo», sondern «Vielo» zum Beispiel, meint Maguy Marin. Mit dem Mund hält David Mambouch einen Bilderständer, der sein wahres Ich verdeckt. Foto für Foto wechselt er die Identität, wenn er ein Bild abreißt, als wäre es ein Kalenderblatt. Wer hat nie davon geträumt, jeden Tag neu geboren zu werden, die Welt mit anderen Augen zu erleben, sich in sein Gegenüber so tief hineinversetzen zu können, dass man es wirklich begreift?

Gleichförmigkeit und Metamorphose

Und wieder wechselt das Gesicht. Das Foto-
 blatt fällt, und hinter ihm erscheint eine neue Person und damit eine neue Beziehung zu Bekleidung und Gestik. Langsam vollzieht der Körper sodann die Verwandlung. Spuren der vorherigen Identität durchdringen die neue und verschwinden langsam. Jedes Element der Identität folgt dem Prozess und passt sich an, bis eine neue schlüssige Figur entsteht. Gesicht, Kleidung, Körperhaltung und Gestik schaffen das Antlitz im Sinne Levinas'. Und jedes Mal entsteht eine neue Einsamkeit. Ihr Gewicht lastet auf dem Prozess der Metamorphose und verlangsamt die Bewegungen. Die Zeit wird gleichzeitig gedehnt und gerafft. Aus dem Kontinuum des immer gleichen Tempos entsteht eine Art Trance. Diese Gleichförmigkeit wirkt auf ihre Weise wie eine Maske, sodass der Körper des

PRODUKTIONEN



Kleidung ist Antlitz Foto: B. Lebreton

Tänzers oder Schauspielers als Abstraktion der Menschheit fungiert. Er ist der Urmensch, die Ursprache, das Urantlitz, die Urseele, das weiße Blatt, das es zu beschreiben gilt.

Während Mambouch, der hinter den Foto- blättern quasi blind agiert, wie ein Schamane von einem Antlitz in das andere schlüpft, ist sein Weg auf dieser Welt vorgezeichnet, von rechts nach links, entlang der Kleidungs- stücke, die da auf ihn warten. Wo sie hängen, das weiß er auf den Zentimeter genau. Und während er so die Wand entlang durch die Welt wandert, hat er Schuberts »Ständchen« auf den Lippen. Die Romantik verkörpert Hoffnung, Sehnsucht und die Idee der Liebe. Ein Ständchen ist kein Ausdruck von Lebens- freude, mit der man sich selbst beflügelt. Es

gilt einer Person, einer Beziehung. Summt Mambouch es für die Person, die er gerade verlässt oder für jene, die ihn gerade zu durchdringen beginnt? Doch das Antlitz hat keine Zeit zu verweilen. Ist die Metamorpho- se abgeschlossen, beginnt sogleich eine neue. Für Liebe bleibt keine Zeit, bei aller Langsamkeit.

Vom Willen zur Transzendenz

Das Fotoporträt als Maske enthüllt und ver- birgt zugleich. Es verkörpert die Unmöglich- keit, den Anderen zu begreifen. Wir wollen es trotzdem schaffen. Vom Willen zur Transzen- denz angestachelt, überzeugen wir uns selbst davon, ein komplettes, schlüssiges Wesen vor uns zu sehen. Und die Fotos scheinen zum Leben zu erwachen. Mit Posen, Gesten und

Gangart interpretiert dieser sehr wandlungs- fähige Körper das Gesicht wie eine Partitur. Natürlich funktioniert das ähnlich wie im Mas- kentheater, wo die Körpersprache den gar nicht vorhandenen oder in Holz geschnitzten Gesichtszügen jede Art emotionalen Aus- drucks verleihen kann. Nur dass wir hier eigentlich keine Chance haben dürften, das Artefakt zu vergessen. Der Körper ist plas- tisch, das Foto platt wie ein Blatt. Die Klei- dung ist farbig, die Fotografien allesamt schwarz-weiß. »Singspiele« existiert nur im mentalen Zusammenspiel mit dem Publikum. So trägt der Zuschauer die Verantwortung für das Stück und damit für die Personen, die hier die Menschheit in ihrer kulturellen und sozia- len Diversität darstellen.

Genau darum geht es der Humanistin Marin, die in ihren Stücken immer wieder die Beziehung zum Anderen verhandelt und das Mysterium des sozialen Wesens Mensch zu ergründen sucht. Mit «Singspiele» stellt sie ihr stringentestes und zugänglichstes Werk seit «Umwelt» (2005) und «Hal Ha!» (2006) vor. Mambouch, nicht in Tanz, sondern in Schauspiel ausgebildet, gehört seit 2012 ihrer Kompanie an und steht auch in Marins Allzeit-Klassiker «May B» (1981) und in «Umwelt» auf der Bühne. «Singspiele» wirkt wie ein Kondensat einiger Stilmittel, die Marin im Lauf ihrer Karriere herausgebildet hat. Schon in «Umwelt», aber auch in «Turba» (2007) und «Description d'un combat» (2009) fußte die Dramaturgie auf einem Wechselspiel der Identitäten und einem langsamen, ständigen Fluss der Bewegungen und Verwandlungen. In anderen Stücken arbeitete sie kontrapunktisch mit plötzlichen Standbildern, so als tickte irgendwo unhörbar ein Metronom. Ähnlich erfolgt nun in «Singspiele» immer wieder blitzschnell der Sprung von einem Gesicht zum nächsten. So zählt und misst Marin den Takt, in dem uns die Stunde schlägt.

Maguy Marin, «Singspiele» sind ein eher heiteres Genre, während David Mambouch leise und intim seinen Schubert summt. Wie kam es zu dem Titel? Gibt es einen Bezug zu Mozart? Wir wollten einfach zusammen etwas erarbeiten, ohne jede Vorgabe. Für mich ist die Begegnung mit jemandem generell das Entscheidende im kreativen Prozess. Wir suchten nach Gemeinsamkeiten im Musikalischen. Bei der «Zauberflöte» fanden wir zusammen, arbeiteten über einen Monat lang. Wir lernten den gesamten ersten Akt auswendig. Aber es wäre zu groß geworden. Dann fiel David ein, dass ich vor einiger Zeit eine Recherche zu weiblichen Porträts angefangen hatte, und wir haben daran angeknüpft. Auf Schubert sind wir dann gekommen, weil er sich so intensiv mit dem Thema der Liebe auseinandersetzt. Und leise eine Melodie summen, das macht man halt typischerweise, wenn man alleine ist. Es macht die Einsamkeit der Figuren erfahrbar.

Sie deuten eine Serie von Porträts an, aber im Grunde erfahren wir wenig über die Personen. Jeder Mensch ist ein Mysterium. Wir wollen das Rätsel nicht auflösen. Es geht darum, die Geschichten zu einem Gesicht zu erfinden, wie man sich in den Straßen einer



Maguy Marin Foto: Cavalca

Stadt oder in der U-Bahn hinter all den Unbekannten vieles vorstellen kann. Die Falten der Haut, die Gangart, all das erzählt so viele Geschichten. Das geht mit Unbekannten besser als mit Prominenten, auf die man projiziert, was man aus den Medien über sie weiß. Aber im Grunde kennen wir sie doch gar nicht. Nur das unbekannte Gesicht können wir als unschuldig betrachten. Der Philosoph Emmanuel Levinas spricht von der Fragilität und der Nacktheit der Gesichtshaut, aus der eine Verantwortlichkeit des Betrachters entsteht. Diese unbedingte Verantwortung ist universell und entsteht bereits vor dem Ereignis. Sie geht weit über das Individuum hinaus und ist an keine Epoche gebunden. Auch bei Dostojewski heißt es: «Ich bin für alles und alle vor allen verantwortlich.»

Der ständige Wechsel zwischen Prominenten und Unbekannten, zwischen Kulturen und sozialen Kategorien wirft uns auf elementares Menschsein zurück. Wir wollten einfach das Multiple der Differenzen herausarbeiten, und wie letztlich doch alle zu einer Gattung gehören und eine Gemeinschaft bilden. Die angesprochene Verantwortlichkeit zwingt uns zur Brüderlichkeit über das Persönliche hinaus. Es ist schade, dass jetzt manche Zuschauer daraus ein Ratespiel machen und jedes Politiker- oder Schauspielerporträt erkennen wollen. Man braucht sich wirklich keine Sorgen zu machen, wenn man die eine oder andere Persönlichkeit nicht identifiziert.

Das Zentrale in «Singspiele» ist aber doch der Vorgang der Metamorphose, der Übergang. Es ist faszinierend zu betrachten,

wie David Mambouch langsam und unbeeirrbar eine Identität gegen eine andere eintauscht. Es geht aber bei den Verwandlungen nicht um Transgender-Fragen, auf die uns manche Zuschauer angesprochen haben. Es geht um die kleinen, individuellen, aber auch kulturellen und sozialen Unterschiede in der Gangart und der Gestik. Das Gesicht scheint die geradezu hervorzuufen

Das Stück ist eine gute Gelegenheit, an sich selbst den Prozess der Wahrnehmung zu beobachten. Die Illusion eines organischen Wesens dürfte sich eigentlich nicht einstellen. Warum ist es so leicht, unsere Wahrnehmung zu manipulieren? Ich weiß es auch nicht. Ich war ja die erste Zuschauerin und selbst ganz verblüfft davon, dass es so gut funktioniert.

Dabei sind wir als Europäer gar nicht daran gewöhnt, Maskentheater zu sehen. Sogar die Halbmasken der Commedia dell'Arte sind rar geworden. Und das waren Stereotypen wie Arlecchino, Dottoro, Pantalone. Wir arbeiten dagegen weder mit Stereotypen noch mit Karikaturen. Bei uns entstehen eigentlich auch keine Figuren oder Personen, sondern es entsteht eine Gesamtheit. Der Zuschauer wird mit seiner eigenen Zugehörigkeit zur Menschheit konfrontiert, in der die Namenlosen mit den Prominenten gleichwertig sind.

Sie selbst befinden sich mal wieder in einer Übergangsphase, kehren von Toulouse nach Lyon zurück. Nach zwei Jahren in Toulouse, wo wir in verschiedenen Theatern probten, warten wir noch immer auf die ursprünglich zugesagten Räumlichkeiten für unsere Kompanie. Dann gehen wir eben zurück ins Ramdam, unsere ehemalige Tischlerei bei Lyon. Es ist für mich wichtig, einen ständigen Ort zu haben, den ich dann mit anderen Künstlern teilen kann. Vielleicht können wir Ramdam später auch als Veranstaltungszentrum nutzen.

Wieder in Berlin, «Tanz im August», Hebbel am Ufer 1, 29., 30. Aug., tanzimaugust.de

Spectacle : Singspiele
Evènement / Lieu : Théâtre de la Cité Internationale
Dates de représentations : 26 mai au 07 juin 2014

Média : Euro Dance Impression
Date de parution : août 2014
Langue : Japonais

Euro Dance Impression

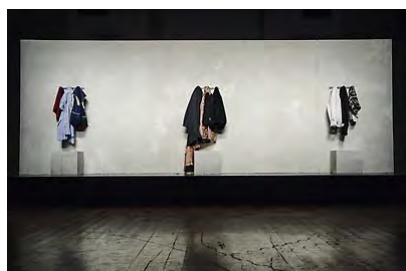
舞台上で存在することの意義を問う

マギー・マラン
[Singspiele]

プログラムにはダンスと書かれているけれど、踊るシーンは全くない。役者のダヴィッド・マンブーシュが顔に顔写真を貼付けて、その人物になりきるといだけのもの。マギー・マランにとって振付とは舞台でいかに存在するかが重要で、それを観客がどう捉えるか、そこから何を見いだすかを問いかけているように思った。

何十人の顔写真が出て来たのだろうか。有名人だったり、一般人だったり、すぐには誰とわからないのは、かなり昔の写真を使っているからかもしれない。ゆっくりと横に移動しながらコピーされた顔写真を破り捨て、後ろの壁にかけられた衣装をまとい、最小限の仕草でその人物を語る。もちろん女性にもなる。真っ赤な正絹の着物を羽織った顔は、古い時代劇の映画から写したものだだろう。化粧でなく本物の着物を使ったところに本物志向のマラン魂が見える。

ほとんど動きのない作品なのに引きつけられたように見入ってしまうのはなぜだろう。劇場で見ていた時にはたいした感動はなかったのに、この作品が未だに頭から離れない。ダンステクニックは舞台人にとって重要だと言っていた彼女が、カンパニーメンバーでなく役者を使ったことに意味はあるのか。これだけキャリアを重ね有名になっても、過去に捕われず常に新しいことに挑む探求精神には頭が下がる。(5月26日 Théâtre de la Cité)



©Benjamin Lebreton

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Tanz im August (Berlin, Allemagne)
 Dates de représentations : 29, 30 août 2014

Média : Tanz
 Date de parution : 1^{er} septembre
 2014

Berliner Zeitung

Gesicht für Gesicht

Der Tanz im August ist zu Ende. Er war klug, witzig und interessant. Nur etwas Glamour hat dem Festival gefehlt

VON MICHAELA SCHLAGENWERTH

Der Tanz im August ist vorbei, und man schaut mit etwas gemischten Gefühlen zurück. War dieser erste Tanz im August unter neuer Leitung eine starke Ausgabe? Woran bemisst man das eigentlich? Vor drei Jahren zum Beispiel gab es eine sensationelle Eröffnung mit dem Stück „Dance“ von Lucinda Childs, es war die Wiederaufnahme eines klassisch gewordenen Stücks aus den späten 70er-Jahren zur Minimal Music von Philipp Glass. Der Atem der Geschichte hauchte einen an, und auch wenn danach nichts wirklich Aufregendes und einiges Ärgerliches kam – im Rückblick würde man immer sagen, dass es eine sehr besondere Ausgabe gewesen ist. Oder das vergangene Jahr. Immer noch hat man die Arbeit von Tino Sehgal „(ohne Titel) (2000)“ in Erinnerung. Wie Frank Willems da nackt auf der Wiese des HAU 2 stand, berühmte Szenen der Tanzgeschichte nachtanzte und wie ein Dompteur die ganze Stadt in seinen Bann zu ziehen versuchte. Und wie Boris Charmatz danach die gleiche Choreografie im HAU 1 zeigte und zu solcher Größe anwuchs, als wolle er die Bühne aus den Angeln heben.

Fast keine Ausreißer

Wird man sich im nächsten Jahr noch so lebendig an diesen Tanz im August erinnern? Am ehesten vermutlich an Anne Teresa de Keersmaekers „Vortex Temporum“ in dem die belgische Choreografin so meisterhaft Tanz mit der Musik von

Gérard Grisey kurzschloss. Vielleicht auch an den ersten Teil von Michael Clarks „animal / vegetable / mineral“. Aber schon Marcos Moraus atemloses „Stena“ war auf eine doch recht rasch verpuffende Wirkung im Moment angelegt.

Kuratoren können die ganze Welt bereisen, die großen Kunst-Würfe gibt es nicht auf Bestellung, sie bleiben rar. In diesem Jahr hat man sich dem nur angenähert. Etwas also – das Entscheidende, um dieses Festival zu einem großen zu machen – hat gefehlt. Nichtsdestotrotz hat es auf das Gesamte gesehen schon lange nicht mehr so ein gutes Tanz-im-August-Programm gegeben.

Es gab fast keine Ausreißer nach unten, viele Interessante. In Berlin bislang kaum bekannte Künstler, eine witzige und kluge Mischung und eine ebenso kluge und ganz und gar unauffällig daher kommende Festival-Dramaturgie. Während andere Kuratoren oft groß Leiftheimen verkünden, die sich so dann gar nicht einlösen lassen, hat Virve Sutinen kommentarlos ihre Fäden gelegt und es den Besuchern selbst überlassen, sie zu entdecken.

Von Anfang an ging es in den Arbeiten dieses Festivals immer wieder um die Anstrengungen und Wünsche des sich ständig selbst neu Erschaffen-Müssens, um die Sehnsucht nach Zugehörigkeit durch Imitation. In der Mitte bündelte sich dies in einer Phänomenologie der Wahrnehmung, im Tanz als Medium, im sichtbar Machen von etwas Anderem durch Tanz, von Mu-



URBAN JÖREN

„Plateau Effect“ von Jefte van Dinter

sik, wie bei Anne Teresa de Keersmaekers, oder von bildender Kunst wie bei Marcos Morau. Jetzt, zum Schluss, wird der Sack zugemacht, werden die Besucher ganz auf sich zurückgeworfen. Am konsequentesten geschieht dies in den „Singspielen“ der französischen Choreografin Maguy Marin.

Ein einzelner Darsteller, David Mambouch, befindet sich auf der Bühne des HAU 1. Er ist fast nackt am Anfang, nur mit einer Unterhose

bekleidet, hinter ihm hängen an Haken Hosen, Blusen, Röcke. All diese Teile wird Mambouch im Laufe des Abends überziehen, und er wird sich mit ihnen verwandeln auf eine einfache und frapierend eindringliche Weise. Mambouchs Gesicht ist nicht zu sehen, es ist verdeckt durch die Schwarz-Weiß-Fotografie eines älteren, uns rat- und hilflos ansehenden Mannes. Es werden noch viele andere Bilder Mambouchs Gesicht verdecken, er hält im Mund einen Bilderständer, und wie von einem Kalender reißt er Gesicht für Gesicht herunter, wechselt die Kleidung, die Posen. Am Anfang wirkt das läppisch. Der Abend, so fürchtet man angesichts der langen Kleiderreihe, wird sich ziehen. Doch unversehens gerät man in einen Sog, der einem den Atem raubt. Vor allem als Mambouch beginnt, sich nicht nur in Männer, sondern auch in Frauen und schließlich in Kinder zu verwandeln. Ein magischer Schrecken entsteht, als das zarte Gesicht eines blond gelockten Mädchens vor Mambouchs eigenem erscheint, der Darsteller dazu ein rosa Tüllkleid eng um seinen Körper zieht und langsam die Rückwand heruntergleitet.

Woher kommt der Schrecken? Woher kommen unsere Assoziationen? Was sehen wir in diesen doch so klar als Verkleidung ausgestellten Metamorphosen? Nicht die Szenen sprechen, nur wir sprechen, die Betrachter, die schon bei der Eröffnung, als sich Eduardo Fukushima für uns über einen Laufsteg qualte, im Fokus standen.

Nichts anderes hätte man geglaubt, als dass mit der letzten Vorstellung, mit Jefte van Dinter's „Plateau Effect“ in der Volksbühne, der Tanz im August in diesem Jahr mit einem großen Knall zu Ende geht. Aber was das Stockholmer Cullberg Ballet da zeigt, ist unterhaltsam, aber auch ziemlich banal. Der Bühnenvorhang, in den die Tänzer in einem konzentrierten Beginn ihre Körper schmiegen, wird abmontiert. Tapfer-energisch stemmen sich die Tänzer nun gegen elektronische Clubmusik-Stürme, montieren den Vorhang mit Seilen in Zelte und Segel um, was aber nicht recht funktioniert. Plateau-Effekt heißt eben, dass man auf der Stelle tritt, dass man bastelt und bastelt und nichts entsteht. Hauptsache, man ist in Aktion, Hauptsache man wird gut unterhalten – mehr aber hat das Stück selbst auch nicht einlösen können.

Ein Fest braucht einen Gastgeber

Macht nichts. Man hat den Tanz im August trotzdem zufrieden verlassen. Nur etwas hat einem von Anfang bis Ende gefehlt: Glamour. Atmosphärisch hatte dieses Festival etwas von einem Arbeitstreffen, bei den großen Gastspielen war das Publikum gleich verschwunden, festlichere Garderobe war kaum zu sehen. Wenn das Festival beginne, trete sie in den Hintergrund, beginne die Begegnung von Künstlern und Zuschauern, hatte Virve Sutinen im Vorfeld erklärt. Aber auch das Festliche – das unbedingt einen Gastgeber braucht – macht den Charme eines Festivals aus.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Festival Natura Dèi Teatri (Parma, Italie)
 Dates de représentations : 9 décembre 2014

Média : Il Pickwick
 Date de parution : 13 décembre
 2014



UN CORPS À MILLE FACETTES. MAGUY MARIN

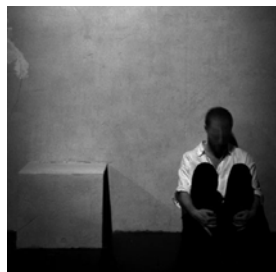
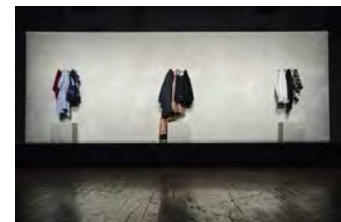
La diciannovesima edizione di Natura Dèi Teatri presenta negli spazi post-industriali di Lenz Teatro a Parma dieci creazioni internazionali ispirate a *I due piani*, tema concettuale che chiude il progetto triennale alimentato



dalle suggestioni filosofiche di Gilles Deleuze. Martedì 9 dicembre va in scena *Singspiele*: il nuovo spettacolo di Maguy Marin, personalità importante della *nouvelle danse* francese.

Già danzatrice per la Strasbourg Dance Company e poi per il Mudra di Bejart, nel 1978 fonda con Daniel Ambash il Ballet-Théâtre de l'Arche che diventerà La compagnie Maguy Marin nel 1984. Il lavoro si presenta come un grande prisma, le cui facce sono sorprendenti e fortemente drammatiche. Il *performer* David Mambouch vive umanamente la scena ideata da Benjamain Lebreton: un guardaroba orizzontale con pannelli bianchi e tre box.

Lo spazio è essenziale ed è abitato in modo sublime dalla sensibilità dell'interprete. Una ricerca che fonda le proprie radici sul desiderio di sentirsi riconosciuti senza riserve; una strada che appare infinita grazie ai volti su carta che vengono sfogliati di volta in volta. Si tratta di una sorta di album della memoria intrappolato sul volto. Una maschera in bianco e nero che evoca numerosi volti senza corpo. Il performer sfoglia le pagine dell'espressione del quotidiano trasformando progressivamente la propria postura corporea. Siamo davanti ad un perfetto strumento che diviene catalizzatore di un'espressione umana il cui bisogno è quello di esistere nel mondo. Il tempo è



sospeso dall'atmosfera urbana creata dal tappeto musicale: rumori di automobili, di gente che si affolla e di melodie strozzate alle labbra. Si abita un luogo che Jean-Luc Nancy chiama "l'assordante manacanza di parole".

Le ripetute e frequenti metamorfosi dei soggetti trasportano gli spettatori in uno spazio fatto di percezioni e illusioni: adolescenti, donne, uomini d'affari, demoni... Siamo di fronte a milioni di storie umane, alcune delle quali riconoscibili nel mondo dei mass media. È la capacità invidiabile dell'attore di trasmutarsi in qualsiasi forma abbia dei tratti somatici. Nei piccoli gesti si nasconde la parte infernale dell'essere umano che deve esistere a tutti i costi e desidera l'eternità. La cura dei dettagli è totale: non sfugge nulla alla regia meticolosa emaniacale di Maguy Marin. Ogni passo è calibrato, qualsiasi spostamento corporeo è studiato rispetto allo spazio scenico. La bidimensionalità dell'interprete è necessaria affinché il volto senza corpo risulti espressivo ed efficace. Non si percepisce mai la



mancanza della parola, perché i gesti ben dosati garantiscono continuità e comprensione. Forse i ritmi dovrebbero essere più urgenti, ma è vero che quando ci si deve affermare all'interno della categoria dell'esistenza è necessario farlo con tempi silenti e ponderati. Non c'è identità se il volto cambia con frequenza, semmai c'è un uomo simile ad un animale evoluto: ottimo esempio di adattamento all'ambiente.

La riflessione alla quale induce la regista/coreografa è profonda e supera ogni barriera culturale legata all'apparenza. Non si tratta soltanto di interpretare un volto che non conosce quale sia la sua casa fatta di braccia e gambe, piuttosto il contrario: il corpo abita il volto con le sue numerose espressioni. Alcuni visi tornano e



chiudono insistentemente il cerchio drammaturgico ed è per merito di questa ripetizione che s'innescia la capacità di riconoscimento dell'altro. Si diviene capaci di individuare quegli occhi o quelle rughe che hanno per qualche ragione segnato la nostra esperienza visiva. L'essere umano ha bisogno di essere valorizzato e di esistere come individuo espressivo. Le maschere pirandelliane fungono da perfetto tramite tra la realtà e il mondo. L'interprete è uno, ma i volti che anima sono pulrimi e potrebbero rappresentare le sfumature di una stessa personalità. Siamo di fronte alla trasfigurazione della forma nel suo corrispettivo: l'esistenza. L'unità del tempo viene frammentata dalle rotture interne che privilegiano la quantità dei soggetti al loro sviluppo reale. La *performance* termina con un volto urlante, proiezione dello stare nel mondo oggi. Un grido disperato senza voce alla Munch, la cui immagine risveglia la coscienza collettiva sul rifiuto e la mancanza di accettazione.

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Fabbrica Europa (Florence, Italie)
 Dates de représentations : 16 mai au 17 mai 2014

Média : Il Manifesto
 Date de parution : 31 mai 2014

Informa S.p.A. - Agenzia Ritagli Stampa
il manifesto
 31 Maggio 2014

pagina 22 | il manifesto

SABATO 31 MAGGIO 2014

VISIONI



A teatro • Un «libero» cantiere delle arti è quello proposto da Fabbrica Europa, il festival fiorentino pensato negli spazi della Stazione Leopolda e in altri luoghi della città

francesca rearon
 FIRENZE

Festival concepito come un cantiere delle arti, nel quale si incrociano generi e tendenze, Fabbrica Europa si è disteso tra maggio e giugno non solo nello spazio sempre prodigioso della Stazione Leopolda di Firenze, ma anche in altri luoghi della città, compreso il nuovo teatro dell'Opera del Maggio Musicale Fiorentino. Tra le proposte di danza che abbiamo seguito partiamo da *Violet*, titolo dell'americana Meg Stuart, presentato alla Leopolda in prima nazionale. Stuart è un'artista di pregio, ricercatrice determinata, che con la sua compagnia Damaged Goods, di casa tra Berlino e Bruxelles, è portavoce di un lavoro che apre costanti interrogativi sul movimento e la messa in scena. *Violet* è un quintetto di soli: cinque danzatori (tre uomini, due donne), spazio vuoto, salvo uno sfondo argenteo che riflette in controluce i corpi. Sulla sinistra della scena, Brendan Dougherty, alle percussioni in mix con la musica elettronica.

Violet non è uno spettacolo facile per lo sguardo, impone una presa di posizione.

La danza del corpo Generi e tendenze

Inizia con i danzatori immobili in fila frontale a un passo dallo sfondo, interpreti/autori che, piano piano, in crescendo, muovono parti diverse del corpo in un solitario flusso energetico. Non si sa bene chi seguire. Se l'occhio vaga da uno all'altro senza una scelta di tempo, di azione sul visto, la sensazione è che sfugga qualcosa, che non resti nulla se non la consapevolezza di avere di fronte degli ottimi danzatori. E ovviamente da Meg Stuart ci si attende altro.

Ci siamo imposti un compito: individuare un danzatore, stare con l'occhio incolla-

to al corpo in movimento del prescelto, sul posto o nello spazio, avvicinandosi con lo sguardo, come se si avesse nell'occhio uno zoom incorporato, a un punto focale nel fisico e nel moto: una mano, un braccio, un gomito, un piede, la testa, una parte portante. Restare con lui o con lei fino a quando lo dettava l'attrazione dello sguardo e poi via, passare a un altro soggetto.

Viaggiando con uno sguardo attivo da un danzatore all'altro attraverso lo spazio, creandosi un proprio tempo e ritmo di osservazione, le onde coreografiche intrecciate tra corpi solitari si facevano improvvisamente brillanti. Una vivacità di dinamiche pulsante, con continui giochi di messa a fuoco e sfocature, tra corpi nell'occhio in primo piano e corpi pronti a diventare sfondo. La musica, piena, feroce nel crescendo percussivo, avvolgeva le danze singole in un magma sonoro unendole nella diversità e indipendenza. La relazione tra la danza dei singoli, la coreografia dei cinque e lo sguardo dell'osservatore trovava un suo perché nel cercare una propria strada dentro una collettività fatta di azioni solitarie. Come nel web.

Peccato che quando i cinque si ritrovano di fronte, di nuovo in fila, ma al limite estremo della scena verso il pubblico, lo spettacolo non chiuda. Si percepisce fortemente una fine. Invece la danza ricomincia, creando intrecci tra quei corpi che mai prima si erano toccati. L'idea è buona, ma il rotolare a terra uno sull'altro è meno inventivo del linguaggio dei singoli danzatori e soprattutto la tensione fa fatica a decollare di nuovo. Una coda che potrebbe essere eliminata, a vantaggio della tenuta complessiva.

Sullo sguardo gioca anche, pur nella diversità di intenti e di scelte estetiche, *Singspiele* di Maguy Marin, al teatro Goldoni in prima assoluta. Interprete unico David Mambouch. La scena è semplice. Un uomo, tanti abiti appesi sul fondo, da indossare via via. Sul volto maschere di carta, strappate, come da un block notes, una dopo l'altra. Il vecchio, il giovane, il personaggio famoso, le citazioni dal cinema, la donna in tailleur rosso che ricorda le bionde di Hitchcock come i danzatori travestiti della *Coppelia* della stessa Marin, nella quale, il tema dell'inganno dello sguardo era non a caso centrale. Lo spettacolo è lento, esasperato, si ripete. Il pubblico non può non cogliere l'inizio, che dovremo attendere pazientemente fino a che Mambouch non indosserà l'ultimo vestito appeso sulla sinistra della scena. La performance racconta la condi-

zione umana di cui è metafora quella semplice maschera di carta, bastante a mutare il peso del gesto, l'età del corpo, la percezione dell'identità. Una metamorfosi senza fine del soggetto sulla fragilità che ci accomuna, tema ipnotico, ritmo teatrale faticoso.

Nella ex Chiesa San Carlo dei Barnabiti, Simona Bucci, italiana, già danzatrice con Alwin Nikolais, docente e coreografa di grande sensibilità, ha presentato il nuovo *Enter Lady Macbeth*. Musiche originali di impatto firmate da Paki Zennaro, collaboratore storico di Carolyn Carlson, lo spettacolo

Spectacle : Singspiele
 Evènement / Lieu : Fabbrica Europa (Florence, Italie)
 Dates de représentations : 16 mai au 17 mai 2014

Média : Danza& Danza
 Date de parution : 18 mai 2014

DANZA&DANZA

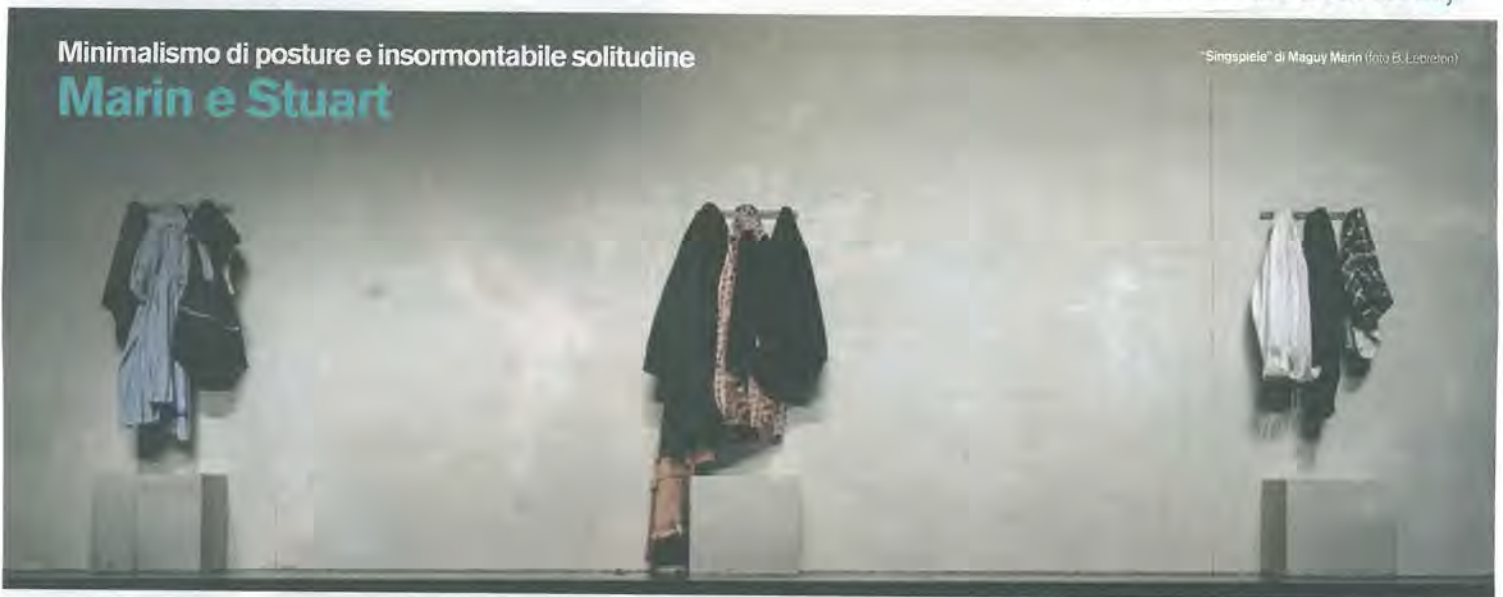
pensiero critico_italia

luglio/settembre DANZA&DANZA 257

Minimalismo di posture e insormontabile solitudine

Marin e Stuart

"Singspiele" di Maguy Marin (foto B. Lebraton)



Firenze In un gioco di incastri Fabbrica Europa ha affiancato le due principali ospitalità in date contigue: Meg Stuart e i suoi *Damaged Goods* in *Violet* alla Stazione Leopolda e la prima assoluta di *Singspiele* ideato da Maguy Marin per il figlio attore David Mambouch al Teatro Goldoni. Due autrici, due modi diversi di concepire il linguaggio della danza per la comunicazione di disagi esistenziali e osservazioni del mondo senza più speranza. La Stuart con la rabbiosa consapevolezza dell'insormontabilità della solitudine; Maguy con l'intelligenza arguta che arriva per sapiente uso della sottrazione ad affidare la sua narrazione 'cosmogonica' ad un solo gesto, una minima postura del busto, all'evocazione sottile della memoria collettiva. Certo, la pièce di Maguy apparentemente abdica all'idea di coreografia: in scena c'è un solo uomo, spesso appoggiato a uno dei tre cubi che occupano la scena, dietro ai quali ci sono tre appendiabito con vari indumenti. L'uomo, per di più è 'disumanizzato', o meglio alla sua faccia sono sovrapposte, in un blocco fotografico, decine di altre facce (alcune celeberrime, altre semplicemente 'espressive', di tutte le età, generi e razze). Con

lentezza studiata e gesti calibrati, di volta in volta David si sveste e riveste, mettendo in connessione il suo corpo diversamente abbigliato o desnudo ai volti indossati. L'andamento ipnotico sembra scontato e invece, suadente, avvolge lo spettatore nel gioco intellettuale che riporta le verità del corpo al grado zero del sartiano: basta un lenzuolo e un diverso piegamento del corpo a trasformare David dalla folle Isadora all'Apollo di Fidia. Divertissement cerebrale non privo di graffio sociale e antropologico, *Singspiele* spiazza e forse irrita chi non si lascia trasportare dal sofisticato gioco di allusioni, ma non manca di intrigare. Cosa che invece sfugge a *Violet*, che Meg Stuart ha strutturato come una partitura per cinque soliloqui che procedono paralleli, tra furori repressi, turbinosi squilibri, squassanti singulti per oltre quaranta minuti, dominati dalle musiche elettroniche di Brendan Dougherty. L'occhio dello spettatore vaga dall'uno all'altro o si focalizza su chi preferisce, assorbendone l'energia indisciplinata. Ma il pezzo finisce per girare a vuoto, pleonastico e non decolla neppure quando finalmente i cinque si avviluppano in un nodo di corpi disperati. **Silvia Poletti**

